

RÉPONSE

DE

M. Pierre NORA

AU DISCOURS

DE

M. Alain FINKIELKRAUT

Monsieur,
Cher Alain Finkielkraut,

Il y a tout à parier que ce jour restera marqué d'une croix blanche dans les annales de votre vie. Non à cause de l'émotion que nous avons tous connue en descendant cet escalier, sanglés pour la première fois dans notre costume, au son des tambours et sous les sabres de la Garde républicaine. Non. Pour une raison particulière et qui n'appartient qu'à vous : pendant une heure, vous allez devoir m'écouter sans m'interrompre !

Je pourrais dire sur vous des horreurs, des erreurs. Et vous, dont l'image est associée à votre émission « Répliques » ; vous que notre ami Milan Kundera définissait un jour comme « l'homme qui *ne sait pas* ne pas réagir », vous devriez, vous l'intranquille, demeurer sans réplique et sans réaction.

Rassurez-vous, je n'abuserai pas du privilège momentané que me confère la mission dont m'a chargé notre Secrétaire perpétuel de vous recevoir parmi nous. Je commencerai même par évoquer quelques-uns des moments saillants d'une relation qui date maintenant de trente-cinq ans, des débuts de la revue *Le Débat*, à laquelle vous avez contribué par de nombreux et importants articles. Et qui émergent aussi de la sympathie que m'inspire votre personne dont me touche toujours

l'émotivité désarmante. Et puis, contrairement à votre image publique de prophète tourmenté et brûlé d'une flamme intérieure, vous êtes, quand vous ne vous sentez pas menacé, d'un naturel gai, drôle, d'une éternelle juvénilité, spontanément porté vers les autres, un amateur de foot et de bonne blague. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à vos tout premiers livres *Ralentir : mots-valises !* et *Petit Fictionnaire illustré* dont je ne résiste pas, en ce cénacle d'hommes de lettres, au plaisir de citer, dès la lettre « a », la manière dont vous les définissez : « aigrivains ». Comme s'il y avait deux hommes en vous, et qu'en délicatesse avec votre temps, vous ne vous en accommodiez, somme toute, pas trop mal.

Notre amitié, cependant, je la qualifierais volontiers de proximité distante. Séparés que nous sommes, dirais-je, par tout ce qui nous rapproche et nous réunit : une sensibilité attentive au contemporain, un judaïsme de génération et d'enracinement décalé, un souci de l'école et de la transmission, un rapport intense à la France, à sa culture, à sa langue, à son histoire.

Je n'en prendrai pour exemple que la discussion que nous avons eue encore récemment dans *Le Débat* à propos du livre qui a tant contribué à votre exposition médiatique actuelle, que dis-je, votre omniprésence, *L'Identité malheureuse*. D'accord avec vous sur le constat – la désintégration de l'ensemble national, historique et social et même sur le naufrage d'une culture dans laquelle nous avons tous les deux grandi – j'exprimai mon désaccord sur les causes de cette décomposition. Vous aviez tendance à en faire porter la responsabilité principale sur l'immigration et à réduire le phénomène à la confrontation avec l'Islam. À mon sens, le mal vient de plus loin, de la transformation douloureuse d'un type de nation à un autre que tout mon travail d'historien a cherché à analyser. Ses causes sont multiples et l'immigration me paraît avoir joué surtout un rôle d'accélérateur, de révélateur et de bouc émissaire. En un sens, je suis, en historien, encore plus pessimiste que vous. L'identité nationale, vous disais-je, serait peut-être aussi malheureuse s'il n'y avait pas un seul immigré, car le problème principal de la France ne me paraissait pas la puissance de l'Islam, mais la

faiblesse de la République. Peut-être les événements de cette dernière année sont-ils en train de me donner tort.

Ce sont cependant deux autres souvenirs du tout début de nos relations que je voudrais rappeler. D'abord parce qu'ils permettent d'évoquer deux éminents confrères disparus qui nous sont chers. Parce qu'ils éclairent aussi, chacun, des traits importants de votre personnalité.

Le premier est lié au cardinal Lustiger, qui n'était encore, à l'époque, qu'archevêque de Paris et dont *Le Débat* avait publié un de ses tout premiers entretiens, extraordinaire, traduit d'un quotidien israélien, sur les rapports du christianisme et du judaïsme et les conditions de sa conversion, pendant la guerre, à quatorze ans. Pour lui exprimer ma gratitude, j'avais, sur sa demande, réuni autour de lui une douzaine d'amis personnels, de Jacques Le Goff à Régis Debray, alors chargé de mission à l'Élysée. C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai fait la connaissance de Jean-Luc Marion, notre confrère. Mais c'est entre vous, Alain Finkielkraut et monseigneur Lustiger, que j'ai senti s'établir une immédiate connivence. Était-elle due à vos origines polonaises, une Pologne alors en plein *Solidarnosc* où Lustiger se refusait, malgré sa sympathie pour le mouvement, à aller apporter son encouragement parce que le pays, dans son souvenir, restait marqué par l'antisémitisme d'avant-guerre ? Était-elle due, cette connivence, à une commune immigration familiale des années trente ? À vos familles, toutes les deux si profondément marquées par la Shoah, sa mère pour Jean-Marie Lustiger, vos grands-parents maternels et votre père, miraculeusement revenu, lui, de sa déportation à Auschwitz ? Un même souci d'Israël, alors malencontreusement engagé dans la guerre du Liban et que Lustiger nous racontait avoir arpenté à pied du haut en bas ? Ou simplement cette empathie qui portait, selon votre formule : « le croyant, qui sait qu'il croit » vers « l'athée qui croit qu'il sait » ? Toujours est-il que cette rencontre a été, paraît-il, à l'origine d'un échange amical et constamment entretenu.

L'autre souvenir va chez vous beaucoup plus loin. Dans ces mêmes années, François Furet, alors président de l'École des hautes études en sciences sociales, vous avait proposé, à la suite de votre séjour à Berkeley et de la publication du *Juif imaginaire*, de vous ouvrir les Hautes Études, à condition que vous vous lanciez dans une étude

sérieuse soit sur l'Amérique, soit sur Israël. Mais votre tempérament n'était pas d'un spécialiste, ni même, pour l'agrégé de lettres modernes que vous étiez, la recherche en université, qui vous paraissait un enfermement. Votre choix, original à l'époque et neuf pour un intellectuel à vocation essayiste, c'était les médias, c'était la radio. Il vous paraissait qu'il y avait un espace public à ne pas abandonner aux politiques et aux seuls journalistes, une vie des idées à laquelle les médias en plein essor offraient un débouché. La radio particulièrement. Vous y avez merveilleusement réussi avec cette émission du samedi matin sur France Culture qui vient, longévité exceptionnelle, de célébrer son trentième anniversaire. Espace libre de réflexion, conversation au sens le plus noble du terme, celle qu'a si bien analysée notre ami Marc Fumaroli ; et dont vous avez tiré quatre anthologies sur vos domaines de réflexion privilégiés : la littérature, l'école, la France, l'écriture de l'extermination.

Votre boulimie langagière s'est quand même doublée d'un enseignement pendant près de vingt ans, mais d'un enseignement très spécial et généraliste, la philosophie à l'École polytechnique. Je me souviens quand Bernard Pivot a cessé « Apostrophes » et que des noms circulaient de successeurs (je ne dis pas de remplaçants – impossible ! – mais de successeurs), d'avoir été de ceux qui vous poussaient. Votre refus catégorique m'a frappé : « Radio, *si*, télé, *no* ». La télévision, m'avez-vous dit, vous obligerait à être un personnage, la radio vous laissait être vous-même. Et pourtant, quel personnage télévisuel vous êtes devenu ! Survolté, convulsif, habité d'une gestuelle, disons, bien identifiable. Mais la télévision avait, alors, pris pour vous une autre fonction : celle de vous défendre d'une accusation caricaturale, une possibilité de faire appel. Bien du temps avait passé, bien des choses dont nous allons dans un instant parler.

Vous vous définissez comme philosophe, philosophe et écrivain. Philosophe d'un genre cependant très particulier, non professionnel. Vous partagez avec votre génération des vingt ans en 1968 ce mouvement qui consiste, dans le sillage de Michel Foucault, à détourner la philosophie vers des thèmes qui n'étaient pas les siens dans le discours classique et universitaire pour montrer la pertinence des

analyses philosophiques sur des objets d'actualité, traditionnellement plutôt réservés aux sociologues ou aux historiens. Et du même coup, vous devenez l'homme de la pensée avec et de la pensée contre.

Cette manière apparaît dès votre premier livre, écrit en collaboration avec Pascal Bruckner. « Il m'a débloqué, dites-vous, sans lui je n'aurais peut-être jamais écrit. » Entre vous deux, jeunes, beaux, précoces et talentueux, c'est le coup de foudre. Pascal Bruckner a d'ailleurs consacré quelques années après à votre amitié fusionnelle de l'époque un roman, *Qui de nous deux inventa l'autre ?* qu'il a d'ailleurs plus tard supprimé de sa bibliographie ; mais surtout, dans son récit d'apprentissage et de formation, *Un bon fils*, paru l'année dernière, il vous a consacré un portrait magnifique de justesse et de générosité fraternelle. Votre duo d'amour intellectuel a précisément accouché d'un livre sur l'amour, *Le Nouveau Désordre amoureux*. C'est une réaction contre l'aspect libertaire de la libération sexuelle de 1968, ce « nouvel Empire du génital » ; et, déjà, une véhémence dénonciation du faux progressisme idéologique qui l'inspire. « Sous couleur de libérer le désir de l'obscurantisme amoureux, dites-vous, on renfloue, en lui conférant une légitimité nouvelle, la vieille haine virile du féminin. »

L'amour, c'est le premier thème de votre œuvre, et peut-être le principal, comme celui de votre vie. Vous lui consacrez un nouveau livre en 1984, *La Sagesse de l'amour*, dédié à celle qui allait l'année suivante devenir votre épouse et la mère de votre fils Thomas, Sylvie Topaloff, qui sut être votre amour dans les bons jours et, dans les moins bons, votre armure. Un livre étrange et complexe, à l'enseigne d'Emmanuel Levinas, où s'entrecroisent deux thèmes d'inspiration différente : le lien, d'ordre éthique, que Levinas établit entre l'éros et la confrontation à l'autre, à la présence et au visage de l'autre, où il voyait l'identité de l'être-au-monde. Et une réflexion personnelle dont Levinas n'est que la médiation, sur l'Autre comme image de l'altérité, grand thème de l'époque où l'Autre apparaît sous la figure de l'étranger, du fou, de l'exclu, du juif, du colonisé et même de l'autre en nous.

Et ce thème inspire encore un autre livre, en 2011, il n'y a pas si longtemps, *Et si l'amour durait*, quatre études où, à travers l'œuvre de Madame de La Fayette, d'Ingmar Bergman, de Philip Roth et de Milan Kundera, vous vous posez à vous-même, en cette époque de

souveraineté apparente de l'amour, de triomphe de l'enfant de bohème devenu roi, les questions éternelles : suffit-il d'aimer pour savoir aimer ? L'amour lui-même est-il aimable ? L'amour durable n'est-il qu'une chimère, un leurre, un dangereux mirage ?

Vous dont on a tendance aujourd'hui à ne plus voir que l'aspect politique et polémique de l'œuvre, c'est peut-être dans cette exaltation de l'Agapê, dans cet élan permanent vers l'autre, dans cette épreuve du prochain qu'il faut chercher la permanence de votre vérité.

Penser avec, penser contre. Toute votre œuvre n'est qu'affrontement, échange, invocation, vous vivez dans l'éros de la discussion, de l'entretien avec les vivants et les morts. Plus on rumine, dites-vous, et plus on dialogue. Et encore : « Nous ne comprenons que par le grand détour des signes d'humanité déposés dans les œuvres de culture. » Vous ne vous déplacez qu'en traînant un sac de livres et un cahier sous le bras. Votre manière même d'écrire est souvent le plus court chemin d'une citation à une autre, généralement magnifique. Il y a les grands intercesseurs, Hannah Arendt et Heidegger, Emmanuel Levinas et Milan Kundera. Jusqu'à vos interlocuteurs hebdomadaires, qui doivent être plus de cinq cents.

Le nombre et le volume de vos livres d'entretiens dépassent nettement ceux de vos œuvres personnelles : avec Antoine Robitaille, un journaliste québécois, sur le rapport au passé ; avec Paul Soriano sur la malédiction d'Internet ; avec le philosophe allemand Peter Sloterdijk sur le monde comme il va ; avec le mao-talmudiste Pierre Victor redevenu Benny Lévy, sur la laïcité, le Livre et les livres ; avec Rony Brauman sur le conflit israélo-palestinien, la France et Israël, sous l'égide d'Élisabeth Lévy avec qui vous avez mené vos entretiens hebdomadaires de Radio communauté juive, publiés dans *Causeur* et aujourd'hui réunis sous le titre *La Seule Exactitude* ; avec Alain Badiou, une *Explication*, aux deux sens du mot, sur vos visions du monde que tout oppose. Vous avez besoin des autres, amis, ennemis, pour penser comme pour écrire et pour parler. Car les trois participent du même registre. Vous écrivez comme vous parlez, et vous parlez comme vous écrivez. Et puisqu'il m'arrive, à moi aussi, de fonctionner à la citation, je vous adresserais bien pour devise une belle formule de Fontenelle, mon

ancêtre au fauteuil que j'occupe ici : « On s'accoutume trop, quand on est seul, à ne penser que comme soi. »

Dans votre œuvre abondante, il y a pourtant, si j'ose dire, un livre solitaire, *Le Juif imaginaire*, en 1980, votre carte de visite existentielle.

Soustrait par votre date de naissance, 1949, à ce qui ne s'appelait pas encore la Shoah, vous vous êtes retrouvé comme un bénéficiaire de l'horreur, ce que vous appelez cruellement « un rentier de l'extermination ». « Avec le judaïsme, dites-vous, j'avais reçu le plus beau cadeau dont puisse rêver un enfant de l'après-génocide. » Vous héritez d'une souffrance que vous n'aviez pas subie, vous étiez le persécuté qui n'endurait pas la persécution, « le pyjama rayé en robe de chambre ». Entouré d'une aura magique qui vous rendait intéressant, mystérieux, singulier, vous jouissiez en toute quiétude d'un destin exceptionnel. C'est ce judaïsme fabriqué dont vous allez devoir vous défaire, pour faire l'apprentissage d'un autre. Car être juif c'est, comme le dit pour vous Levinas, ne pas pouvoir fuir sa condition. Du romanesque donc, à la mémoire. Vous avez des pages émouvantes de sensibilité, pour décrire le cheminement de ce qui allait être votre vie : l'apprentissage lent et toujours inachevé de la mémoire et de la fidélité. « Mémoire volontaire, écrivez-vous par exemple, laborieuse, lacunaire, inclassable, et non pas présence en moi de deux mille ans d'Histoire. Le judaïsme ne m'est pas naturel : il y a entre moi et le passé juif une distance infranchissable ; avec la collectivité humaine emportée dans la catastrophe, je n'ai pas de patrie commune. L'impératif de mémoire naît avec la conscience douloureuse de cette séparation [...]. La judaïté, c'est ce qui me manque, et non ce qui me définit ; c'est la brûlure infime d'une absence et non la plénitude triomphante de l'instinct. J'appelle juive, en somme, cette part de moi-même qui ne se résigne pas à vivre avec son temps, qui cultive la formidable suprématie de ce qui a été sur ce qui est aujourd'hui. »

Ce beau livre aurait pu rester votre seul ouvrage sur le sujet, mais l'actualité vous a constamment rattrapé. Et comme toujours, vous n'avez pas pu vous empêcher d'y réagir dans l'urgence. C'est, en 1982, avec la poussée du faurissonisme et la tentative de révision du

génocide venue, de surcroît, de l'ultra-gauche, *L'Avenir d'une négation*. C'est, l'année suivante, quand la guerre du Liban a mis Israël au ban de l'humanité et le sionisme en accusation, *La Réprobation d'Israël*, plaidoyer pour une critique rationnelle de cet État. C'est, en 1989, au moment du procès Barbie, *La Mémoire vaine*, une méditation sur le crime contre l'humanité. C'est, en 2000, en plein règne du « devoir de mémoire », *Une voix vient de l'autre rive*, beau titre venu de Levinas encore, une réflexion subtile et profonde sur ce qui se fait non plus contre la mémoire, mais au nom de la mémoire. C'est, en 2002, au moment de la seconde Intifada et quand se multiplient soudain les agressions antisémites dans les quartiers populaires, l'inquiétude devant la nouvelle forme d'antisémitisme qui se répand, gonflée d'une partie de plus en plus nombreuse de la gauche pro-palestinienne dont l'antisémitisme devient de plus en plus difficile à distinguer, parfois, d'un antisémitisme inavoué, *Au nom de l'Autre, réflexions sur l'antisémitisme qui vient*.

Le souci d'Israël ne vous a jamais quitté et votre ligne n'a jamais varié : un combat sur deux fronts. D'un côté, contre les partisans d'un grand Israël, contre la colonisation, pour la reconnaissance de deux États et la justice envers les Palestiniens. De l'autre, contre ceux qui s'appuient sur la critique de la politique d'Israël pour délégitimer l'existence même de l'État.

Quand on constate la part immense de vous-même, de votre temps et de votre œuvre que vous avez consacrée à votre rapport au judaïsme, qui vous est consubstantiel, ou à la défense d'Israël, et qu'on la mesure à la minceur de mon propre travail sur la question, qui nous est pourtant commune, on se dit qu'en dépit de l'étoile de David que j'ai fait graver sur mon épée, de nous deux, le juif imaginaire n'est sans doute pas celui qu'on pense.

Trêve de bavardages, passons aux choses sérieuses.

L'intérêt de suivre maintenant votre œuvre, nombreuse, par livres repères ou groupe de livres, c'est de pratiquer ainsi une coupe sur trente ou quarante ans de vie intellectuelle française.

Votre pensée est très unitaire. Vos thèmes de prédilection restent inchangés et vous les déclinez avec une virtuosité d'expression qui donne parfois aux malveillants l'impression d'un ressassement

obsessionnel, d'un piétinement répétitif, d'un enfermement en vous-même. Il n'empêche que ces thèmes s'inscrivent dans un grand cycle où s'individualisent trois inflexions successives majeures, sur lesquelles on peut mettre des mots clés : culture, présent, identité. Les années quatre-vingt, le tournant du siècle, aujourd'hui.

Un mot, si vous le permettez, sur chacun de ces moments.

Ce que l'on peut appeler la crise de la culture s'encadre dans un contexte historique, marqué par la fin de la croissance et les débuts de la dépression économique : par la fin de la coexistence pacifique qui laisse place à l'angoisse diffuse d'un incontrôle international ; par la fin de l'utopie révolutionnaire qui entraîne dans son sillage la fin de l'idée même du progrès. C'est dans ce contexte assombrissant, ce nouveau type de « malaise dans la civilisation », qu'avec quelques-uns j'ai créé la revue *Le Débat*, pour en appeler au rassemblement des intelligences ; et que j'ai conçu en même temps *Les Lieux de mémoire*, qui ambitionnaient de relire l'histoire de la France à la lumière de l'émancipation des minorités de toute nature, sexuelles, religieuses, sociales, provinciales : toutes minorités pour qui la recherche de leur propre « mémoire » était une manière d'en revendiquer l'insertion dans la grande histoire nationale. Mais là où je voyais encore, à l'époque, un mouvement libérateur, vous faisiez, vous, le diagnostic d'une évolution catastrophique, une menace sur la civilisation commune, une dissolution programmée de l'être collectif.

C'est ce que vous analysez longuement dans *La Défaite de la pensée*, qui date de 1987. Pour vous, l'affirmation d'une identité culturelle encourage désormais chaque peuple, chaque minorité, à retourner vers l'arrière et à délaisser l'avenir commun. La nostalgie des origines, loin d'être une forme d'émancipation, amorce un renversement de la hiérarchie temporelle et supplante la construction d'un avenir. L'histoire comme ascension continue cède la place à l'irréductible diversité des mémoires.

La priorité donnée à la revendication de chacun à sa culture, au détriment de la participation à la culture vous paraissait d'autant plus dissolvante qu'il devenait évident à ce moment-là que le terme de culture avait pris deux significations ennemies. La première exprimait

les grandes œuvres et les productions supérieures de l'esprit ; la seconde couvrait le tout culturel et n'importe quelle forme de culture populaire. Pas de différence de niveau désormais entre Shakespeare et une bande dessinée. Devant la montée en puissance de la culture de masse, l'exercice de la pensée se trouvait menacé, d'un côté par l'organisation technique du monde qui enferme les savoirs dans leur spécialité ; de l'autre, par le loisir culturel et l'industrie du divertissement. Conclusion : « La barbarie a fini par s'emparer de la culture. »

On devine aisément, devant cette « défaite de la pensée », ce qu'implique un réarmement intellectuel et moral de la France : la défense inconditionnelle de l'école républicaine, chargée de la transmission du patrimoine littéraire et creuset pour l'assimilation culturelle des enfants d'immigrés. Une école idéalisée où, dites-vous, « la communication n'aurait pas détrôné la transmission ; où l'émulation ne serait pas disqualifiée ; où l'idée de mérite serait considérée comme un acquis démocratique et non comme un scandale pour la démocratie ; où d'autres dimensions de la réalité seraient prises en compte que l'environnement social, et d'autres dimensions de temps que l'actualité ; où la différence entre information et connaissance ne serait pas tombée dans l'oubli ; où la laïcité n'aurait pas été vaincue par l'idolâtrie des consoles ». Cette profession de foi, que sur le fond, on ne peut que partager, vous allez inlassablement la défendre, contre les réformes du ministère Lang jusqu'à la récente réforme du collège, sans trop tenir compte des réalités du terrain ; en vous référant toujours à votre expérience personnelle d'enfant d'immigrés récents difficile à comparer à celle des enfants de récents immigrés ; en négligeant trop, surtout, que l'enseignement d'excellence dont vous avez encore bénéficié ne concernait que 20 % d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat. Ce qui change tout.

Cet idéalisme culturel va trouver son incarnation magnifiée cinq ans plus tard dans la personne de Charles Péguy que vous fait connaître votre amie Élisabeth de Fontenay et que vous faites revivre sous le titre bien trouvé *Le Mécontemporain* (1991). Péguy, l'homme dans lequel vous allez vous reconnaître, vous sublimer, vous projeter. Condamné par la droite pour son dreyfusisme et son socialisme ; condamné par la gauche pour son nationalisme et accusé par elle de ralliement au parti de la

réaction, associé même à Maurice Barrès et à Charles Maurras. Catholique français qui a su voir dans l'anarchiste juif Bernard Lazare un véritable prophète d'Israël et à ce titre détesté par l'Action française. Péguy, ce paysan normalien qui a trouvé ses héros dans les « hussards noirs de la République »; ce pourfendeur des turpitudes et des vulgarités du matérialisme démocratique, cet inclassable, honni de tous et revendiqué par tous, l'homme de son temps brouillé avec son temps que vous allez relire à la lumière de Hannah Arendt et de Heidegger. La première pour sa critique de la barbarie du monde moderne, le second pour sa critique du monde de la technique.

Et puis je ne suis pas loin de penser que ce chrétien du Moyen Âge égaré à la fin du XIX^e siècle, avec son martèlement de répétitions lancinantes, avec sa voix de gorge venue du fond du peuple et du fond des âges, exerce sur vous, Français de fraîche date amoureux de la littérature, juif laïque héritier des Lumières mais sensible aux échos d'une tradition millénaire, une fascination que, je vous l'avouerai, je partage.

Voilà pour le temps de la culture. Mais, au tournant du siècle, s'opère sur vous comme sur tant d'autres un grand basculement. On pourrait le mettre sous le signe de deux phrases célèbres : celle de Camus dans son discours de Stockholm disant qu'il ne s'agit plus de refaire le monde, mais d'éviter qu'il se défasse, celle de Roland Barthes dans son journal du 13 août 1977 : « Tout d'un coup il m'est devenu indifférent de ne pas être moderne. »

Ces deux phrases vieilles de plusieurs décennies vont reprendre du service en cette fin de siècle et ce début du troisième millénaire. L'histoire mondiale connaît alors un grand bouleversement avec la guerre que, le 11 septembre 2001, l'Islam politique et radical déclare à l'Occident ; comme la vie politique et nationale à l'élection présidentielle de 2002 où l'effacement de la gauche, dans ce pays qui a inventé la gauche, ne laisse place qu'à un affrontement de la droite et de l'extrême droite, en pleine expansion.

La vie intellectuelle va connaître en ces années-là, elle aussi, un durcissement.

Il s'enracine dans le sentiment général d'une discontinuité de l'hier et de l'aujourd'hui, d'une coupure radicale et définitive avec « ce monde que nous avons perdu », comme dit l'historien anglais Peter Lasslett ; et par voie de conséquence, dans l'évidence d'une spécificité absolue du temps présent qu'il s'agit de regarder en face et de tenter de décrypter avec les moyens du bord. La tâche de l'intellectuel est alors toute tracée : déchirer le rideau des apparences et des discours convenus, « nommer les choses, pour employer votre vocabulaire, et faire apparaître les réalités occultées par les formules toutes faites et les clichés des diverses bien-pensances ».

Si l'on veut donner un contenu précis à ce basculement, on dirait, en schématisant à l'extrême, qu'il consiste dans l'effacement de la frontière traditionnelle entre l'ancien et le nouveau, entre les progressistes et les conservateurs, au profit d'un clivage qui passe à l'intérieur du moderne auquel, de toute manière, tout le monde est condamné. Le fin mot de l'époque est peut-être donné par le titre que Philippe Muray donne à son recueil d'articles de 2005 : *Moderne contre moderne*. Et cette hégémonie du moderne secrète son antidote : le mot « antimoderne ». On le croirait de toujours tant il s'est répandu. Il fait pourtant son apparition au sens laïc en cette année-là, 2005, avec le titre qu'Antoine Compagnon donne à une galerie de portraits qui va de Joseph de Maistre à, précisément, Roland Barthes. Les antimodernes sont pour lui plutôt des modernes à contrecœur, le sel de la modernité, son revers, son repli, son creux. N'importe la nuance, le mot est lâché. Et il devient la marque d'une époque.

Antimoderne, qui va vous rester attaché, Alain Finkielkraut, est en vérité la version littéraire et distinguée d'un autre mot qui fait aussi son apparition dans un libelle de 2002 appelé à faire grand bruit, *Le Rappel à l'ordre*, de Daniel Lindenberg, qui porte en sous-titre le mot fatidique, *Enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Son auteur enrôle dans cette méchante bande des écrivains comme Michel Houellebecq et Philippe Muray, des philosophes comme vous-même ou Marcel Gauchet, et même des historiens comme Pierre-André Taguieff et jusqu'à votre serviteur. Tous ceux, autrement dit, qui se réclament de la levée des tabous ; tous ceux qui considèrent de leur premier devoir de discuter les thèmes que la gauche traditionnelle, à laquelle d'ailleurs

plusieurs appartiennent, tient pour des bienfaits indiscutables : la culture de masse, la liberté des mœurs, mai 1968, l'idéologie et la politique des droits de l'homme, la société métissée, l'innocence de l'Islam et jusqu'aux bienfaits de l'égalité que le mouvement irrésistible de la démocratie entraîne vers une indifférenciation générale, destructrice en fait de la démocratie. *La Démocratie contre elle-même*, comme titre aussi cette même année Marcel Gauchet un de ses recueils d'articles.

Ce court pamphlet, qui vient d'être réimprimé dans une édition augmentée et mise à jour, a déclenché sur le moment une énorme polémique. Il inaugure un réflexe qui n'a plus cessé jusqu'à aujourd'hui d'associer toute critique des dérives du progressisme à un retour suspect aux idées de Maurras. Il offre à la détestation publique une liste noire qui s'est d'ailleurs élargie, mais en tête de laquelle vous avez, Monsieur, l'honneur de figurer. Michel Houellebecq, toujours sensible à l'air du temps, n'hésitait pas à y voir, je cite, « l'épisode le plus lourd de conséquences de la période qui s'ouvre » et concluait d'une formule ironique et prophétique : « L'homme de gauche est mal parti. »

Vous voilà donc mal parti, cher Alain Finkielkraut, parce qu'il n'est peut-être pas abusif de dire que c'est par des raisons de gauche, d'homme venu de la gauche (et même dans son extrême jeunesse, de l'extrême-gauche !) et qui à certains égards ne l'a pas vraiment quittée, que vous vous retrouvez sur des positions qui – quoi que vous en ayez – sont bien souvent celles de la droite ou y ressemblent : un pessimisme culturel et historique fondé sur le sentiment apocalyptique que l'on va soit à une implosion de notre système, soit à un retour en force ou en douceur d'un autoritarisme conservateur, si l'on continue à poursuivre des notions éphémères et piégées, telles que le « progrès » et « l'économie », au détriment des valeurs durables, telles que le respect des traditions, le culte de la transmission, l'héritage et la fidélité. Mal parti parce que la droite, la vraie, celle qui se reconnaît en vous, vous sait, en fin de compte, étranger à elle et que la gauche vous considère dorénavant comme un dangereux renégat.

Et le pire, c'est qu'à cette situation inconfortable vous paraissez prendre un malin plaisir. Est-ce votre inconscient victimaire qui vous pousse, par fierté, par défi, par indépendance d'esprit, à vous jeter dans

tant de cas désespérés ? À défendre bec et ongles le pays des oustachis, du temps de la guerre en Yougoslavie, par attachement à la défense des petites nations, dont Kundera vous a appris les vertus ? À ne jamais vous départir d'une fidélité inconditionnelle à Heidegger, malgré tous les Cahiers noirs possibles ? À bravement affronter l'accusation de racisme, qui ne vous quittera plus, pour avoir dénoncé dans la révolte des banlieues, en 1995, un caractère ethnique et religieux ? À manquer chavirer dans l'opinion pour avoir été poussé par un journal étranger à ironiser sur l'équipe nationale de foot, admirée pour être « black-blanc-beur », et que vous vous êtes laissé aller à déclarer « black-black-black » ? À vous être lancé de manière bien intrépide, tel don Quichotte, à accuser le MRAP d'antisémitisme ? À avoir encore tout récemment poussé l'oubli de soi jusqu'à signer dans *Valeurs actuelles* la pétition malvenue « Touche pas à mon église ! » ? Et ce ne sont là que quelques-unes des polémiques qui ont défrayé la chronique.

On ne sait jamais trop, en définitive, si vous penchez du côté de Jean Daniel, dont vous vous réclamez, ou du côté de Renaud Camus, dont vous êtes l'ami. Il y a toujours en effet, chez vous, une frontière fragile et poreuse entre la dissidence héroïque et le dérapage plus ou moins contrôlé ; entre un solide bon sens et l'argument légèrement spécieux ; entre l'assurance de la raison et, devant l'objection de fond, l'art de botter en touche ; entre l'audace de l'indépendance, la liberté de l'esprit et le flirt avec la provocation ou avec la polémique, dont on se demande toujours si vous l'attirez comme la foudre ou la déclenchez comme l'éclair. Mais dont vous vous tirez avec une habilité de chat qui retombe sur ses pattes par la vivacité de l'intelligence et la maîtrise élégante de l'expression. Vous n'aimez rien tant qu'une salle hostile que vous retournez par votre éloquence et qui finit par vous applaudir.

La suite, nombreuse, des ouvrages de cette époque porte des titres qui expriment tous ce rapport critique à notre temps : *L'Ingratitude* (1999), *L'Imparfait du présent* (2002), *Nous autres modernes* (2005), *Philosophie de la modernité* (2008) et jusqu'au tout récent dernier, *La Seule Exactitude* (2015). Et surtout, ce sont tous des entretiens, des conversations, des pièces brèves, des leçons indépendantes. Non plus des ouvrages unitaires et continus, mais des rassemblements de réactions à chaud, les réactivités immédiates d'une pensée ultra-sensible

à tous les avatars et accidents de l'actualité. Pas un journal, pas une chronique, mais l'effort pour, dites-vous : « déchiffrer comme l'énigme du Sphinx chaque interpellation par les circonstances ».

Cet ensemble imposant d'interventions tous azimuts relève cependant d'une philosophie générale. On pourrait la résumer du titre d'un court essai sur le XX^e siècle qui précède toute cette série et anticipe la commémoration de l'an 2000 : *L'Humanité perdue*, 1996.

À l'époque, ce titre cherchait à caractériser le trait majeur de l'histoire depuis la Première Guerre mondiale : une irréparable déchirure. Comment l'idée d'humanité, si difficilement conquise par les Temps modernes, a-t-elle pu produire l'univers concentrationnaire comme son désaveu le plus fanatique ? L'appartenance des individus, par-delà leurs différences sociales ou ethniques, à une même communauté d'humaine condition s'est vue démentie au lieu même où la culture paraissait la plus haute et la plus assurée, au cœur de l'Europe. Comment comprendre que le XX^e siècle soit à la fois le triomphe de la raison et l'apothéose de la déraison, le sommet de l'humanité et le comble de l'inhumain ?

Cette question sans réponse, mais porteuse d'une angoisse insondable, se reformule en ce début de XXI^e siècle autour de la question de l'identité. La notion est, à vrai dire, depuis toujours, au cœur de votre réflexion, mais le titre même de votre ouvrage de 2013, *L'Identité malheureuse*, lui a apporté une précision et un contenu auxquels l'actualité s'est chargée de donner de l'écho.

Sans doute n'y a-t-il rien, dans votre livre, de radicalement nouveau par rapport à vos positions antérieures. Mais l'ensemble de vos thèmes converge sur cette conclusion d'une simplicité provocante que, je cite : « Le changement n'est plus ce que nous faisons mais ce qui nous arrive, et ce qui nous arrive, en France et dans une Europe devenue malgré elle continent d'immigration, c'est la crise du vivre ensemble. » Et le seul mot d'identité suffit à déclencher la tempête. D'abord à cause de ses incarnations historiques successives depuis la formule d'extrême droite « La France aux Français ! » jusqu'au malheureux ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale ; ensuite parce que le mot exprime une essence insaisissable, une

invariance biologique ou spirituelle dont la seule définition concrète paraît être l'exclusion des immigrés récents, rebelles aux normes de la francité coutumière.

Il était fatal que les tragédies à répétition de l'année dernière donnent à vos propos une résonance nationale. L'irruption brutale d'un terrorisme islamique a paru dresser face à face une France de plus en plus séculière et une minorité de musulmans chez qui la dimension religieuse s'affirme toujours davantage. La montée en puissance du Front national et son implantation dans la vie politique et nationale laissent craindre, à l'élection présidentielle de 2017, un accident civique comme celui qu'on a déjà connu. Le flux soudain des migrants, qui risque fort de croître, a donné une dimension nouvelle au problème qui n'était encore jusque-là que celui des immigrés.

Dans ces conditions, les angoisses collectives sont venues rencontrer vos angoisses personnelles. D'où l'intensité de l'éclairage médiatique dont vous êtes soudain devenu l'objet. On n'a vu que vous, on n'a entendu que vous, on n'a lu que vous. Vous occupez dans la conscience collective une place très particulière. Vous êtes le transgresseur de l'omerta publique, celui qui dit – fort bien – ce que les politiques ne peuvent pas dire et ce que les journalistes ne veulent pas dire. Votre voix a pris un relief singulier et une audience qu'elle n'avait pas auparavant. Pour les uns, vous êtes l'incarnation ultime du repli de l'esprit français sur lui-même et du nationalisme le plus étroit ; pour les autres, comme le proclame la une d'un hebdomadaire de droite, « Un Français libre », une expression chargée de connotations historiques peut-être un peu lourdes. Les uns vous accusent de faire le jeu du Front national. Pour les autres, dont je suis, vous dites au contraire ce que n'avoir pas dit a fait le lit du Front national.

Bref, pour parodier une formule célèbre qui faisait d'André Gide le « contemporain capital », vous êtes devenu – pour combien de temps ? – notre « mécontemporain capital ».

Et vous voilà parmi nous.

Des esprits bien intentionnés ont vu dans votre élection le signe de votre ralliement sans condition à la bien-pensance académique et, de

notre part, un signe avant-coureur de la révolution conservatrice en marche.

Je crois être bien placé pour témoigner qu'il n'en est rien. Votre nom s'imposait depuis longtemps, car nous savions depuis longtemps que vous valiez mieux que le procès qu'on vous faisait et mieux aussi que le succès que l'on vous faisait. J'ai été missionné pour sonder vos dispositions. Vous commenciez à ce moment-là une lutte contre la maladie. Puis vous m'avez confié que le signal de votre victoire sur elle serait, d'abord, l'énergie revenue pour écrire un livre. Partie donc remise. Ce livre paru, vous vous êtes senti libre pour une candidature que nous avions, nous, sollicitée avec insistance. Votre élection, je puis le garantir, n'a aucun caractère politique ou idéologique. Même si votre nouvelle appartenace nous engage, comme elle vous engage. Car, pour citer un jeune auteur lointain que vous reconnaîtrez : « Un élu n'est pas le titulaire d'un privilège, mais le siège d'une responsabilité. » Quoi que vous direz désormais, quoi que vous écrierez sera le fait d'un académicien français.

L'homme que nous avons élu, c'est le représentant de la haute culture qui contribue à faire vivre en France le débat intellectuel sous sa forme la plus digne. C'est l'auteur du *Cœur intelligent*, votre plus beau livre à mon goût, cet hymne aux grandes œuvres contemporaines, qui nous délivrent la vérité de notre temps et la vôtre. La littérature c'est, pour vous, ce qui, dans le temps où triomphe un manichéisme sommaire, préserve la nuance. L'élucidation par les grands textes des mystères de l'existence. « Être homme, dites-vous, c'est confier la mise en forme de son destin à la littérature. » Vous l'avez fait, et avec tant d'éclat qu'en vous lisant, on pense irrésistiblement à la belle phrase de Paul Valéry sur Pascal : « Une détresse qui s'écrit si bien n'est pas si achevée qu'elle n'ait sauvé du désastre quelque raison d'espérer. » Il y a donc encore de l'espoir, camarade, tout n'est pas perdu !

L'Académie française représente, sachez-le, le conservatoire et le condensé de tout ce qui vous tient le plus à cœur : une tradition historique vieille de près de quatre siècles, la défense de la langue dans son bon usage, le respect de la diversité des personnes dans l'unité d'un esprit de famille et le maintien, par-delà l'abîme de nos différences,

d'une éternelle courtoisie. La Compagnie vous a ouvert les bras, vous allez connaître avec elle ce que c'est qu'une identité heureuse.

Alors souffrez, cher Alain Finkielkraut, – souffrez sans trop souffrir ! – de vous y savoir le bienvenu.